

Michel Campeau
Lumineuses chambres noires

Marine Van Hoof

Volume 52, Number 212, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52423ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

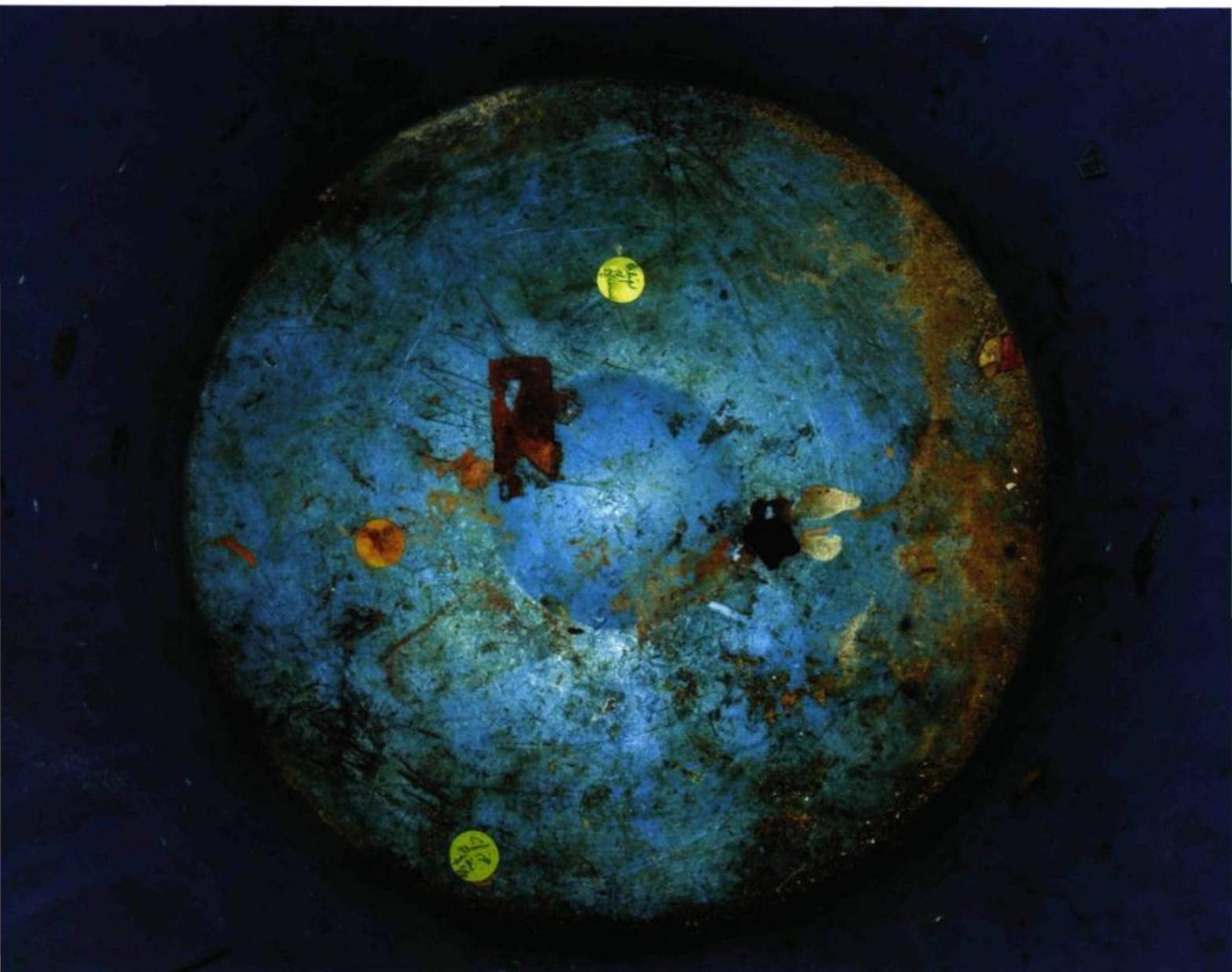
Cite this document

Van Hoof, M. (2008). Michel Campeau : lumineuses chambres noires. *Vie des arts*, 52(212), 44–47.

MICHEL CAMPEAU

LUMINEUSES CHAMBRES NOIRES

PROPOS RECUEILLIS PAR MARINE VAN HOOF



ELLES NOUS ARRIVENT SOUS FORME D'UNE MYSTÉRIEUSE « PLANÈTE » BLEU TURQUOISE CRIBLÉE DE ROUILLE QUI RAPPELLE UNE CARTE DU MONDE, D'UN RECTANGLE ROUGE SANG STRIÉ DE BLANC QUI S'AVÈRE ÊTRE LE FOND D'UN ÉVIER OU SIMPLEMENT DE PLANS RAPPROCHÉS D'OBJETS ET DE DISPOSITIFS TYPIQUES DE L'OUTILLAGE DU DÉVELOPPEMENT PHOTOGRAPHIQUE : PRENANT POUR THÈME L'OBsolescence DE LA CHAMBRE NOIRE, LES PHOTOGRAPHIES DE MICHEL CAMPEAU ÉVOQUENT DE FAÇON PERCUTANTE L'IMPACT CULTUREL DE LA RÉVOLUTION NUMÉRIQUE. SA PREMIÈRE SÉRIE *LA CHAMBRE NOIRE*, QUI A FAIT L'OBJET D'UNE TRÈS BELLE PUBLICATION¹, EXPOSÉE À LA GALERIE SIMON BLAIS, REPOSE SUR UNE IDÉE SIMPLE : PHOTOGRAPHIER DES CHAMBRES NOIRES POUR TÉMOIGNER DE CE LIEU SANS ÉGAL DONT L'ARTISTE CONSTATE LE PROGRESSIF EFFACEMENT DE NOTRE PAYSAGE. APRÈS AVOIR VISITÉ 75 CHAMBRES NOIRES DU QUÉBEC, L'ARTISTE POURSUIT L'EXPÉRIENCE DANS D'AUTRES LIEUX.

Posant un regard d'« expert en sinistres » sur toutes sortes de détails (bricolages de tuyaux, de fils électriques et de planches, collages, calfeutrages d'ouverture...) saisis dans des angles inhabituels, les images rappellent le côté hautement artisanal de l'activité photographique depuis ses débuts et propulsent le caractère obsolète de la chambre noire à l'avant-plan. D'un coup de lumière, Campeau révèle des recoins ou des objets toujours demeurés dans la pénombre que leur aspect usé ou vétuste place soudain dans une situation de vulnérabilité critique. Et son « crime », le photographe le commet armé d'un appareil numérique. Si Michel Campeau, dont la transition au numérique s'est produite après 40 ans de production argentique, est conscient du caractère iconoclaste et ironique de sa démarche, il souhaite par ces images, qui procèdent aussi « d'un sens de la mémoire perdue et de son histoire personnelle² », participer au débat sur l'importance de la révolution numérique et contribuer visuellement à l'histoire de la photographie.

DU NUMÉRIQUE RÉVÉLATEUR...

Vie des Arts : *Votre production a longtemps été axée sur le noir et blanc. Pourquoi ?*

Michel Campeau : En fait, il y a toujours eu en moi un conflit entre la couleur et le noir et blanc parce que la couleur m'a été interdite par un conservateur de musée dans les années 70. Mais cela m'intéressait terriblement, mon attirance pour la couleur subsistait, je me voyais comme un « coloriste » contrarié. Un jour, la couleur est réapparue dans mon travail par l'entremise d'appareils photo jetables que je donnais à d'autres pour photographier en mon nom. À ce moment-là, je l'ai fait sans réaliser que je relançais la couleur. La tendance s'est confirmée avec mes projets autour des jardins et j'ai continué en utilisant un appareil numérique plus précis.

VDA : *Pourquoi la chambre noire ? Comment en êtes-vous venu à traiter ce sujet ?*

Michel Campeau : La chambre noire représente une expérience sensorielle physique particulière, un lieu sans égal que j'ai voulu inscrire dans l'histoire de la reproduction de l'image. C'est un lieu synonyme de labeur, de sueur : pour la série *Les tremblements du cœur*, je travaillais avec 5 agrandisseurs, avec des mots, je fabriquais des tableaux. Cela a été une expérience intense de confrontation aux matériaux, exigeant beaucoup de précision, d'attention, de prises de notes, et énormément de temps. C'est une expérience hors du temps, on peut y rester 14 heures d'affilée, dans une atmosphère glauque, baignant dans les produits chimiques, la musique aussi.

VDA : *Vous en parlez comme si vous le ressentiez dans votre chair. Y a-t-il de la nostalgie dans votre démarche ?*

Michel Campeau : J'en parle ainsi parce que la physicalité des matériaux est forte, sans que cela me manque en particulier. Si cet aspect remonte à la surface ces temps-ci, alors que j'ai clamé pendant des mois que je passais définitivement au numérique, c'est parce que tout récemment, j'ai remis de l'ordre dans mes archives et j'ai passé en revue tout mon travail depuis les années 70. En ce qui concerne mes négatifs noir et blanc, je ne

NOTES BIOGRAPHIQUES

Depuis près de quatre décennies, Michel Campeau réalise une œuvre qui explore les dimensions subjectives, narratives et ontologiques de la photographie.

En 2005, pris en tenaille entre les procédés de captation analogiques et numériques, l'artiste investit la chambre noire en tant que ruines et débris post-industriels. En résonance étroite avec la notion d'endeuilement qui est au fondement même de ses actes créatifs, il observe le réel à la manière d'un expert en sinistres, enquêtant sur l'étrangeté des indices retrouvés sur «le théâtre du crime», là où l'éclairage inactinique et le temps suspendu masquent l'empreinte des lieux.

De cet ensemble de photographies numériques, il en est résulté la monographie DARKROOM publiée en 2007 chez Nazraëli Press aux États-Unis, le premier d'une série d'ouvrages initiée par le photographe britannique Martin Parr. Parallèlement, un dossier sur ses recherches est paru dans le magazine Aperture, et la photographie ornant alors la couverture, fait désormais partie du programme Limited-Edition Photographs de la Fondation Aperture. En mai 2008, ses œuvres ont été montrées dans l'exposition collective *New Typologies* présentée lors du New York Photo Festival à Brooklyn. Faisant suite à ce premier ensemble, et fort du soutien du Conseil des arts et des lettres du Québec et du Conseil des Arts du Canada, Michel Campeau a entrepris la documentation des chambres noires à l'étranger, plus précisément depuis, à La Havane, à Niamey et à Berlin.

En 1994, Michel Campeau a été choisi lauréat international du Prix de la photographie d'Higashikawa au Japon. En 1996, un survol rétrospectif intitulé *Les images volubiles – Travaux photographiques, 1971-1996* a été organisé par Pierre Dessureault, alors conservateur associé du Musée canadien de la photographie contemporaine à Ottawa. En novembre 2004, sous la direction de Mona Hakim, commissaire indépendante, Plein Sud, Centre d'exposition en art actuel à Longueuil a diffusé l'exposition *Arborescences. Beauté et paradoxes*, élaborée à partir des œuvres issues des multiples explorations visuelles offertes par la croissance des végétaux dans les jardins communautaires.

Les œuvres de Michel Campeau ont fait l'objet de plusieurs publications. Elles sont représentées par la galerie Simon Blais à Montréal et par la Stephen Bulger Gallery à Toronto, et elles font partie de nombreuses collections, tant publiques que privées. Michel Campeau vit et travaille à Montréal.

souhaite pas les tirer au jet d'encre. Autant que possible, je souhaite les imprimer. Je suis sensible à une certaine logique de fidélité à un médium. Autrement, je le ressentirais comme une tricherie. Mais, si j'utilise une caméra numérique, le tirage au jet d'encre me semble la solution normale. Dans certaines images, je mélange les deux techniques. Aujourd'hui, à partir d'un fichier numérique, il est possible de tirer un négatif et de retourner à la matière photographique.

VDA: *Comment en êtes-vous venu à ce sujet en particulier? Quel est son lien avec le travail qui précède?*

Michel Campeau: Les chambres noires s'intègrent au cycle postindustriel que j'ai entrepris lors d'une résidence à Kamloops en 2003, où j'ai filmé un cimetière d'équipements miniers (en refusant la couleur d'abord). De retour à Montréal, alors que je prenais des photos dans une usine de pâte à papier, j'ai utilisé un appareil numérique amateur et découvert alors ses possibilités en tant que système complet. J'ai eu la révélation de la possibilité d'utiliser le flash dans l'axe de l'objectif. D'obtenir un effet de sédimentation des couleurs et de neutraliser la hiérarchie des éléments. J'ai découvert l'esthétique du flash appliquée systématiquement au sujet, l'idée étant d'illuminer un espace qu'on ne voit pas. Par la suite, j'essaie de garder le coup de flash; c'est parfois évident, parfois pas. L'appareil numérique amateur m'a aussi intéressé pour le dispositif de simultanéité du grand angulaire et de la macrophotographie. On peut capter des éléments subtils dans un champ élargi, être dans le détail et dans l'espace. Je l'ai utilisé pour montrer des objets plus grands que nature, dans la série sur les jardins, par exemple.

VDA: *Vous signalez volontiers que vous n'êtes pas un technicien de la photographie...*

Michel Campeau: Oui, je n'hésite pas à dire que je travaille avec mes manques. Quand j'optimise la prise de vue avec le flash intégré à l'appareil numérique amateur, cela procède d'un non-savoir de ma part dans ce domaine.

VDA: *Comment en êtes-vous venu à photographier des chambres noires?*

Michel Campeau: L'idée de les photographier est née au moment où je me demandais comment poursuivre le travail sur l'artefact postindustriel. J'ai saisi l'idée au bond et je suis allé dans la chambre noire d'un ami (car à ce moment-là ma propre chambre noire n'était pas installée); j'ai amorcé ce long travail d'archéologie de la chambre noire, en m'intéressant à tout, jusqu'au plafond de la pièce.

VDA: *Qu'est-ce qui est au cœur de ce projet?*

Michel Campeau: Au cœur de ce projet il y a l'obsolescence de la chambre noire. Elle saute aux yeux: partout les démantèlements de chambre noire ont débuté. Dans quelques années, le développement en noir et blanc relèvera du pur artisanat; il sera l'apanage de quelques amateurs, sortes de résistants. La transition de l'analogique au numérique entraîne d'énormes bouleversements. Kodak ne fabrique plus de papier photographique, Polaroid a fermé son usine. À Montréal, il ne reste pour les professionnels qu'un ou deux labos couleur. On assiste à une période d'effacement. Qu'on peut voir d'ailleurs comme un prélude à ce qui va se passer dans l'industrie du cinéma quand on n'aura plus besoin de pellicule. L'inventaire que j'ai commencé est aussi une forme d'hommage au labeur des individus, à la débrouillardise inhérente à chaque chambre noire où qu'elle soit.

VDA: *L'idée de photographier ces autres de l'analogique que sont les chambres noires avec un appareil numérique est provocante; à propos de votre travail, Martin Parr parle d'«acte sacrilège». De quelle nature est le choc provoqué à votre avis?*

Michel Campeau: La démarche est provocante à plusieurs titres. Entrer dans une chambre noire revient toujours à forcer une porte, à pénétrer un espace intime. L'utilisation du flash est antinomique, puisque la chambre noire, par définition, se protège du moindre rai de lumière. Je joue aussi sur l'anachronisme puisque l'intrusion dans

l'ancre de l'analogique est un appareil numérique, de surcroît amateur. En même temps, la façon dont j'utilise le flash convient idéalement à mon objectif d'inventaire, au travail d'« expert en sinistres » auquel je m'identifie.

VDA: Avez-vous rencontré des réactions carrément négatives?

Michel Campeau: J'ai pu vérifier le côté provocant par certaines réactions à ce travail : une conservatrice que j'avais contactée à l'étranger a mal accueilli ma démarche, trouvant trop iconoclaste cette idée de photographier les chambres noires avec le simple appareil numérique; une fois, des étudiants ont refusé que je vienne photographier leur chambre noire, voyant les procédés analogiques comme encore très vivants, une réaction que je qualifie de romantique, même si je comprends leur attachement à l'analogique qui est parfois aussi un désir de se singulariser, de sortir du lot. L'exposition de mon travail à New York m'a rendu conscient que le numérique était malgré tout encore l'objet d'un certain tabou dans le milieu de la photographie. C'est le tirage numérique chromogène qui est privilégié, rarement le tirage au jet d'encre.

VDA: Passer des lieux industriels désaffectés aux chambres noires qui vous concernent directement comme photographe, n'était-ce pas renouer plus visiblement avec l'autoréférentialité, qui est une constante dans votre travail?

Michel Campeau: D'une certaine manière, oui. Mais les images prises sur les équipements miniers de Savona étaient une sorte d'autoportrait au milieu d'un cimetière. J'y voyais un réseau nerveux, mécanique, avec des références au corps, à la présence.

VDA: Vous avez déjà réalisé des autoportraits dans la chambre noire, où vous vous incluez dans la photographie.

Michel Campeau: Dans la série *Éclipses et labyrinthes*, donc en 1988, il y a une photographie prise alors que je suis caché dans la pénombre derrière l'agrandisseur. Je ne pouvais pas m'exclure de cette réalité. Dans une des photographies de chambres noires récentes, j'ai glissé une photographie de moi



enfant, lisant Tintin. C'est ma façon de me définir comme le narrateur de mes séquences photographiques. Dans certains cas, j'aurais souhaité aussi réinvestir la chambre noire photographiée en y glissant des ouvrages sur la photographie qui sont fondamentaux pour moi ou pour le propriétaire de la chambre noire.

VDA: Il y aurait donc une présence du corps dans l'image qui serait fondamentale?

Michel Campeau: Oui. À Niamey, où chambres noires et studios ne font pratiquement qu'un, je pense en particulier à une photographie où se dessine sur le mur la trace fantomatique de l'assistant du photographe et des gestes qu'il devait toujours répéter.

VDA: Vous avez poursuivi le travail sur les chambres noires à La Havane et à Niamey, au Niger. Dans quel but et qu'est-ce qui ressort de votre démarche lorsqu'elle est transposée à l'étranger?

Michel Campeau: J'aimerais rassembler dans un livre des images de chambres noires photographiées dans plusieurs régions du monde. Après Niamey et La Havane, il y aura Berlin, Saïgon... L'idée de base reste la même – témoigner pour des milliers de photographes de ce lieu unique entre tous –, mais d'un pays à l'autre, les différences culturelles influencent le résultat et cela m'intéresse beaucoup. Par rapport aux images de la première série prise au Canada, le regard s'est fait plus large, il y a moins de gros plans. Les

espaces sont plus restreints, plus construits. La série réalisée à Niamey s'intitule *Studios et chambres noires*, car les deux lieux se confondent là-bas. Derrière les photos, il y a aussi une situation de la photographie très différente : à Niamey, les conditions de production sont déplorables, tellement les moyens de production et l'accès aux bons matériaux sont limités. La seule photographie possible est celle de la photo d'identité ou de mariage et de baptême. À La Havane, où il y a pourtant un plus grand nombre d'événements relatifs à la photographie comme art, l'accès aux matériaux procède du tour de force : il faut les faire venir de l'extérieur et il y a une mainmise des autorités administratives sur les réseaux qui rend les choses très difficiles. □

¹ *Darkroom*, Michel Campeau, Nazraeli Press/JGS, 2006.

² *On the obsolescence of the Silver Gelatin Process in the Age of Digital Reproduction*, conférence prononcée au New York Photo Festival, Saint-Ann, Dumbo, Brooklyn, 15 mai 2008.

EXPOSITION

LA CHAMBRE NOIRE

GALERIE SIMON BLAIS
5420, boul. Saint-Laurent
Local 100
Montréal
Tél. : 514 849-1165

Du 17 septembre au 11 octobre 2008